

Actualité culturelle :

L'Histoire au Présent

AUTOUR DE LA RÉVOLUTION RUSSE

Le centenaire d'Octobre n'en finit pas de susciter études et réflexions. L'événement lui-même, et ses conséquences, immédiates ou lointaines, qui sont terrifiantes.

1917 à Petrograd. La chute de la monarchie russe de François Antoniazzi, historien suisse, est l'évocation, extrêmement détaillée, d'une année tournante à quoi tient, pour beaucoup, l'histoire du XX^{ème} siècle. L'auteur a choisi d'ouvrir son étude par le récit détaillé du meurtre de Raspoutine, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1916, lui donnant ainsi une importance qu'il n'avait peut-être pas. Dès lors, il va suivre les événements de semaine en semaine, parfois même au jour le jour. Il s'appuie sur une documentation très vaste qui, plus qu'aux sources primaires accessibles depuis peu, réserve une place considérable à la littérature secondaire, mais aussi aux journaux français, anglais, allemands et russes, ainsi qu'aux récits des témoins. Sur fond de crise de subsistances, le tsar Nicolas II s'étant mis follement à la tête des armées, la guerre est bien le déclencheur du soulèvement de Pétrograd, de la révolution de Février et de l'abdication de l'autocrate. L'historien suit les premiers décisions du gouvernement provisoire, avec le prince Lvov à l'Intérieur, Milioukov aux Affaires étrangères, Goutchkov à la Guerre et à la Marine, Kerenski, qui devait s'imposer plus tard, à la Justice. Il analyse avec minutie les hésitations face à la continuation de la guerre, la mutinerie de la flotte et le poids, sans cesse croissant, du Soviet. Le fameux accord de la mi-mars avec le patronat, qui créait des comités d'entreprise et devait réduire la durée de travail fut un succès retentissant pour les syndicats, mais stimula, aussi, la tension créée par le Soviet. Rien ne laissait prévoir, pourtant, à cette date, que moins de huit mois plus tard, c'est lui

qui raflerait la mise, à la faveur d'un coup d'État. Bref, voici un ouvrage, équitable, où se déclinent les occasions perdues (Éd. des Syrtes, 768 pages).

Les historiens savent bien que, derrière l'écume des faits, il faut toujours chercher l'homme. Il n'est guère douteux que, sans le travail de sape, puis le recours brutal à l'illégalité, en octobre 1917, de Vladimir Ilitch Oulianov, l'histoire aurait pris un tour tout autre. Les travaux sur Lénine, depuis la déclassification d'une bonne partie des archives russes, se sont démesurément multipliés, montrant à quel point le rôle de celui qui, depuis l'étranger, dans l'ombre, tirait d'innombrables ficelles, aura été déterminant. Stéphane Courtois, directeur de recherche honoraire au CNRS, qui a naguère dirigé un *Livre noir du communisme* qui avait rompu le mythe du «grand homme», nous offre un **Lénine, l'inventeur du totalitarisme** qui ne manque pas de qualités. Certes, et l'historien l'avoue sans peine, c'est un ouvrage tout de seconde main. L'auteur s'appuie, pour trousser sa biographie, sur les travaux de prédécesseurs irrécusables, voire, pour dresser l'arrière-plan de sa démonstration, sur les ouvrages si pénétrants de Richard Pipes ou Orlando Figes. C'est que son propos n'est pas un récit pointilliste de plus, mais le lent mûrissement d'un outil idéologique qui se révélera durablement destructeur. En disciple attentif de François Furet, il en discerne les prémices dans la réflexion de Lénine sur la Révolution française, puis sur l'échec de la Commune. Il montre combien le poids du Parti, l'économie dirigée, la bureaucratie, la police politique, la terreur de masse sont au cœur de sa pensée, qu'il transmettra intacte à Staline, qui n'innovera guère. Tout cela est bien connu. Cet ouvrage, d'une belle venue, pourra intéresser quiconque ignore tout de ce moment crucial de l'histoire, d'une rare violence (Éd. Perrin, 510 pages).

Il arrive, comme on sait, que le roman soit le révélateur d'autres versants de l'histoire, fut-elle fantasmée. Mark Aldanov, mort à Nice en 1957, écrivain russe proche de Bounine et de Nabokov, a beaucoup écrit, parfois directement en langue française, comme un *Lénine* paru dès 1919. **Suicide**, son roman ultime, est aujourd'hui traduit pour la première fois. Alexandre Soljenitsyne, qui le lira alors qu'il écrivait *La Roue rouge*, s'inspirera de sa richesse formelle pour structurer son œuvre «en segments de durée». L'ouvrage, qui embrasse l'histoire russe du Congrès de Bruxelles en 1903 à la mort de Lénine en 1924, couvre donc trois révolutions : celles de 1905, de février et d'octobre 1917. Lénine est le centre d'une intrigue aux personnages multiples, réels ou de fiction, qu'entraîne une histoire devenue folle. Le suicide, c'est bien sûr celui de Morozov ou des époux Lastotchkin, les héros fictifs du roman qui, privés de leur fortune, réduits à une vie misérable, ne voient qu'en cette issue une façon de mourir dignement. Mais c'est aussi le suicide d'un monde. Celui de la vieille Europe, que la guerre a privée de son âme et jetée sur des chemins incertains, mais aussi celui de la Russie, que la dictature bolchevique précipite dans l'horreur. Ce roman, fascinant, ne décrit aucune scène de guerre ni de révolution. Il traque plutôt l'être humain, réel ou imaginaire, ses mobiles et les marques qu'ont laissé le heurt avec l'événement. Mark Aldanov, qui a conscience de ne pouvoir rivaliser avec Tolstoï, s'insinue derrière le rideau de scènes qui se déroulent à Saint-Petersbourg, Paris, Londres, Moscou, aux États-Unis, en Turquie et ailleurs, ou dans la volonté des hommes ou les fractures du corps social. Et c'est terriblement efficace. Un grand roman (Éd. des Syrtes, 664 pages).

Piotr Krasnov, général de Nicolas II, partisan de Kerensky et du gouvernement provisoire, ataman des Cosaques du Don pendant la guerre civile, très représentatif de la fraction pro-allemande de l'opposition aux Bolcheviks – il poursuivra son combat pendant la Deuxième Guerre mondiale, préconisant la constitution d'unités cosaques au sein de la Wehrmacht... –, est aussi un romancier de talent, l'un des rares à avoir donné aux